

THÉÂTRE

Roland Dubillard,
dramaturge inclassableUn festival à Paris célèbre les 80 ans de cet acteur,
metteur en scène et surtout auteur singulier

Festival Dubillard

Théâtre du Rond-Point, à Paris

Le 29 novembre 1961, *Le Figaro* publiait à sa « une » un appel intitulé « Achard, Anouilh, Audiberti, aidez-moi ! ». Signé André Roussin, il prévenait qu'« un auteur dramatique rare est né cette saison », avec la création de *Naïves hirondelles*. L'auteur en question était Roland Dubillard, « homme de théâtre français », comme disent les dictionnaires, mais irréductible à toute norme. Inclassable. Inclassé. Absurde, loufoque, en décalage permanent jusque dans son ironie. Tragiquement sombre aussi lorsqu'il traite de l'impossible communication entre soi et le monde, à grand renfort de quiproquos et de malentendus dont il se sentait lui-même victime.

Né au théâtre en même temps que les Beckett, Ionesco, Adamov, Audiberti..., Roland Dubillard reste l'homme d'une œuvre déconcertante, traversée par le sentiment de la fuite des mots et du langage, du vide et de l'ennui, de la solitude et de la mort. Ceci explique sans doute qu'après les périodes fastes des dialogues à la radio dans les années 1950 (*Grégoire et Amédée*) et des succès de *Naïves hirondelles* et de *La Maison d'os* au début des années 1960, il ait été remis à la marge par la génération montante des metteurs en scène. Au lendemain de Mai 1968, l'heure n'était plus aux voix singulières et poétiques. Le théâtre se voulait de combat, social et politique. Si Roger Planchon l'a créé à Villeurbanne, au TNP, les Chéreau, Vincent et autres se sont peu souciés de lui.

Il a fallu attendre les années 1980 et le coup de folie d'Éric Vigner ressuscitant *La Maison d'os* dans un hangar désaffecté d'Ivry pour que les jeunes metteurs en scène le redécouvrent. C'est ainsi qu'en 1996 Catherine Marnas a adapté et mis en scène *Les Chiens de conserve*, ultime scénario écrit par Dubillard pour un film qu'il n'a jamais ni



Les Chiens de conserve, scénario pour un film qui n'a jamais été réalisé.

La programmation du festival

■ *Les Chiens de conserve*, mis en scène par Catherine Marnas. Jusqu'au 28 mars. ■ *Les Crabes ou les Hôtes et les hôtes*, mis en scène par Caterina Gozzi. Jusqu'au 28 mars. ■ *Le Jardin aux betteraves*, mis en scène par Jean-Michel Ribes. Du 9 mars au 9 avril. ■ *Naïves hirondelles*, mis en scène par Vincent Debost. Du 6 au 30 avril. ■ *La Boîte à outils*, montage de textes mis en scène par Anne Bourgeois. Du 7 au 30 avril. ■ *Paternelle II*, mis en scène par Ariane Dubillard. Du 9 au 30 avril. ■ ... *Où boivent les vaches ?* mis en scène par Eric Vigner. Du 15 au 30 avril. ■ *Les Surprises Dubillard*, diffusions d'œuvres radiophoniques et les lectures de textes. Les 22 et 30 mars, les 8 et 27 avril. ■ Rens. : 01.44.95.98.00.

réaliser, terrassé par une hémiplegie qui, depuis 1987, le cloue dans un fauteuil. Cette création est reprise aujourd'hui au Théâtre du Rond-Point, ouvrant le « festival » en sept spectacles que Jean-Michel Ribes consacre à Dubillard jusqu'au 30 avril (1). Nul choix ne pouvait se révéler meilleur.

L'histoire, a priori, relève du polar : alerté par une lettre anonyme, un vieux père se lance au secours de sa fille. Revisité par Catherine Marnas, le texte se révèle pour ce qu'il est : une farce aussi « hénauirme » que bouleversante, où Dubillard use de tous les codes et de tous les poncifs pour mieux les détourner. De trouvailles langagières en jeux de mots, coq-à-l'âne et borborygmes, l'écriture quitte très vite les voies de la narration convenue pour s'égarer sur les chemins labyrinthiques du dérèglement du verbe et de ses sens.

Toute la force du spectacle est d'en rendre compte dans un joyeux éclat de rire, sans rien perdre des jaillissements de poésie ni des angoisses subites. Pris sous le charme des images cocassés (ah ! la Roll Mops aux allures dérisoires de Rolls Royce bricolo !) ou délicieusement naïves (les ombres chinoises), des interventions musicales aux références drolatiques (génériques de « James Bond » ou des « Histoires sans paroles » de la télé de jadis), on se laisse emporter par le tourbillon du ballet incessant des gestes acrobatiques. Conduisant les personnages jusqu'au terme de leur folie, les acteurs font feu des quatre fers, adultes qui ne peuvent pas se résoudre à n'être plus enfants dans un monde qu'ils ne maîtrisent plus. La parodie devient métaphysique. La fable, celle de la vie qui échappe et s'échappe quand tous les souvenirs s'effacent et que la logique, poussée à son extrême, se perd dans les dérives d'un temps qui n'existe plus. Ou plutôt s'écoule en silence, comme d'un tuyau qui fuit...

DIIDIER MÉREUZE

(1) Rens. : 01.44.95.98.00.